

L'écorce et le vif: la voix intérieure chez Montaigne

Christine Horne

[Communication préparée pour le cours sur Montaigne et son temps de N. Trèves.]

Le déroulement des *Essais* de Montaigne révèle toute une évolution au niveau de son esprit et de sa façon de voir le monde. S'il s'agit, du début du premier livre jusqu'à la fin du troisième, du même Montaigne, il acquiert au fur et à mesure qu'il écrit, une compréhension et une conscience de sa propre nature, une maîtrise de soi, qui n'arrivent pas sans un effort dirigé.

Vers la fin de son oeuvre sa règle centrale est de suivre la nature, qui est, au fond, "un doux guide, mais pas plus doux que prudent et juste" (III,13:325). Toute la sagesse dont on a besoin pour bien vivre est déjà écrite dans la nature; il ne faut que trouver le code pour pouvoir la lire. Pourtant, malgré la simplicité apparente de cette voie, il a fallu toute une vie avant de la découvrir.

Or, comment trouver cette nature sinon par l'établissement d'un espace (d'une arrière-boutique) tranquille et privé où l'on se sent libre de s'observer sans l'interférence qui vient d'ailleurs.

Tout au long des *Essais* Montaigne établit des distinctions entre l'intérieur et l'extérieur qui permettent deux types de dialogue. On reconnaît le dialogue entre le moi conscient et la voix intérieure d'une part, et de l'autre, entre le moi conscient et tout ce qui se trouve à l'extérieur.

C'est la nature de cette division qui va se définissant à travers les *Essais* qui nous intéressent ici, ainsi que la conception de ce que nous appellerons la voix intérieure chez Montaigne.

Qu'est-ce que c'est, effectivement, que cette "voix intérieure"? S'agit-il de l'âme, de l'esprit, ou s'agit-il de la conscience au sens offert par *Le Petit Robert*: "Faculté qu'a l'homme de connaître sa propre réalité et de la juger" ou "connaissance immédiate de sa propre activité psychique"? Il ne serait pas inutile non plus de constater que les termes "honnêteté" et "intuition" figurent aussi dans la définition de "conscience", car le premier est un thème qui revient chez Montaigne et le second joue un rôle important dans sa philosophie.

Dans son article "Montaigne's Dialogue with his Faculties", Donald Frame (1976:195) appelle "facultés" ces quatre composantes du moi: l'âme, l'esprit, le coeur et l'imagination. Il est intéressant de remarquer que l'on peut voir de telles distinctions. Au lieu, cependant, d'insister ici sur les divisions dans le moi, nous préférons définir la voix intérieure plus ou moins comme synonyme de "conscience" au sens global, c'est-à-dire toute l'activité psychique centrée sur soi qui comprend l'interaction des facultés comme elles sont identifiées par Frame.

Il faut en même temps noter le caractère métaphorique de "voix" et même d'"intérieure", car il s'agit d'une définition (ou, pour insister sur l'aspect du processus, d'un "définissement") de la nature de soi en tant que totalité dont tous les éléments se tiennent afin de donner "forme" à la nature de l'individu. Il ne faut pas agir à rebours de cette nature, mais en harmonie avec elle. Toutefois, il faut en premier lieu savoir la reconnaître. Pour Montaigne cette démarche commence par deux étapes symbiotiques; il laisse échapper de son subconscient des intuitions afin de les traiter sur le plan intellectuel et, en même temps, il a le courage de se regarder dans le miroir qu'est l'acte d'écrire les *Essais*.

Or les faits de se contempler honnêtement, de se voir reflété dans ses écrits, et de prendre conscience de ses propres intuitions sont des actes très personnels qui excluent la présence d'autrui. C'est un échange intime entre le moi conscient et le subconscient, d'où la notion d'"intérieur".

Montaigne ne va pas chercher des critères externes afin de se définir et se juger. Il nous dit: "je veus estre maistre de moy, à tout sens" (III,5:56). Convaincu que la vérité est dans la nature et que nous, puisque nous en faisons partie, avons accès à cette vérité, il affirme: "Il ne nous faut guiere de doctrine pour vivre à notre aise. Et Socrates nous apprend qu'elle est en nous, et la manière de l'y trouver et de s'en ayder" (III,12:250).

Ces idées sont développées davantage dans la citation suivante:

Je ne me soucie pas tant quel que je sois chez autrui, comme je me soucie quel que je sois en moy mesme. Je veus estre riche par moy, non par emprunt. Les estrangers ne voyent que les evenements et apparences externes; chacun peut faire bonne mine par le dehors, plein au dedans de fiebvre et d'effroy. Ils ne voyent pas mon coeur, ils ne voyent que mes contenances. (II,16:289)

Arrêtons-nous à ce passage afin d'observer les notions d'extérieur et d'intérieur et leurs expressions dans le texte. Cette distinction est produite par une série d'oppositions: le "je" contre "autrui/étrangers", "riche par moy" contre "par emprunt", "dehors" contre "dedans", et "coeur" contre "contenances". Il y a donc distance entre le *moy* de Montaigne et tous les autres qui lui sont étrangers et extérieurs. Il y a en plus distance entre le dedans/intérieur et le dehors/extérieur. Ce dernier est exprimé dans le texte cité ci-dessus par "autrui", "emprunt", "étrangers", "evenements", "apparences", "externes", "dehors", "contenances" et, à la limite, "chez" qui implique un mouvement vers l'autre.

L'intérieur, par contre, est exprimé par "en", "dedans" et "coeur" et toutes les occurrences de "je" ("me", "moy", etc.). En effet, la récurrence d'images signale la division entre le dehors et le dedans; c'est un phénomène textuel particulièrement saillant dans l'oeuvre de Montaigne. Le choix de mots et d'images exprimant cette opposition reste comme une permanence tout le long du texte, de sorte qu'il nous semble

raisonnable de postuler que cette permanence a influé à son tour sur la pensée de l'auteur, car les notions d'intériorité et d'extériorité deviennent de plus en plus concrètes et précises.

C'est dans ce sens-là que Montaigne nous dit: "Je n'ay pas plus fait mon livre que mon livre m'a fait, livre consubstantiel à son auteur" (II,18:326). Si le livre et l'acte d'écrire ont pour fonction l'établissement d'un lieu d'observation de soi, ils ont aussi celle de fournir un lieu de répit, à l'abri des forces extérieures. Il y a donc au cours des *Essais* un mouvement de l'extérieur à l'intérieur (cf. Starobinski 1982:269 et passim).

Par moments ce mouvement prend la forme de la fuite: "Or la fuite n'a de sens que si elle conduit à un abri. Montaigne [...] s'aperçoit que le seul havre existant est tout intérieur, créé par l'homme, doucement, et à sa propre mesure" (Trèves 1977:109).

Dans les *Essais* l'image qui représente l'extérieur est souvent munie d'une connotation négative, par rapport à ce qui exprime l'intérieur, dont les connotations sont généralement positives. Si Montaigne refuse de se laisser emporter par les passions, c'est peut-être parce qu'il les voit comme étrangères et extérieures à sa vraie nature. Tout intérieur est donc à considérer comme un refuge où l'on est protégé, où l'on se sent chez soi: "Ce nid douillet, cet abri où l'extérieur ne pénètre pas, ou n'arrive que filtré par une conscience-censeur" (Trèves:118). La tendance visant à se forger un espace intérieur est tout à fait compatible avec la nature de Montaigne, car comment l'auteur peut-il se connaître comme il est, ce qui est d'ailleurs le but des *Essais*, s'il se laisse mêler à tout ce qui l'entoure? Il lui faut une sorte de barrière, une distance ou plutôt un *no man's land* entre lui et les autres, comme le vif est protégé par l'écorce. Aussi peut-on constater que

se tourner vers le dehors, comme fait le monde, c'est se livrer à ce qui est autre, subir une servitude étrangère, dilapider le plus précieux de soi-même. En réfléchissant son regard vers l'espace interne, Montaigne choisit le domaine que les autres désertent. (Starobinski:269)

En effet, garder sauf et sain ce qui est le plus précieux de soi est très valorisé par Montaigne, car il affirme: "Mon opinion est qu'il se faut prester à autrui et ne se donner qu'à soy-mesme" (III,10:215). Il faut toutefois remarquer que, si Montaigne tient à la voix intérieure, il ne va pas jusqu'à s'éloigner tout à fait du monde. Homme de modération, il se sert du dialogue intérieur afin de mieux comprendre son rôle par rapport à autrui. Pour lui, la règle à suivre est simple: il faut être maître de soi avant de pouvoir servir les autres. Toute tentative visant la découverte de soi commence au dedans et non pas par l'extérieur; les apparences ne valent pas grand-chose. Comme son siècle qui avait horreur du vide, Montaigne avait horreur de le trouver en lui: "Nous sommes tous creux et vuides [...] il nous faut de la substance" (II,16:282). Cette idée est

réitérée par la métaphore de l'écorce dont la fonction n'est que de couvrir autre chose:

On peut s'arrêter à l'escorce, mais c'est après qu'on a retiré la mouele, comme après avoir avalé le bon vin d'une belle coupe, nous en considérons les graveures et l'ouvrage. (III,9:202)

Montaigne veut donc écouter la sagesse de sa voix intérieure, à l'abri de la réalité externe. Une fois assuré qu'il est en fait rempli de "substance", qu'il n'est plus, d'après ses propres critères, creux et vide, il peut effectuer un mouvement hors de son "arrière-boutique" privée et vers le monde. Sa nature équilibrée et humaniste ne lui permet pas de s'enfermer dans la tour d'ivoire élitiste de la solitude et des livres, de nier son devoir envers les autres êtres humains:

Si Montaigne choisit l'*identité* interne, le rapport égal et stable de soi à soi, c'est en continuant de porter son regard sur le monde, en sauvegardant des liens qui n'entravent pas l'appartenance à soi. (Starobinski:26)

Il serait intéressant maintenant de tourner notre attention vers la conception de l'écorce chez Montaigne, car l'image revient plus d'une fois et semble représenter une entité qui sépare ce qui est essentiel et vulnérable (le vif) de tout extérieur. Lorsque Montaigne parle du rôle de l'honneur chez les dames, il écrit que "leur devoir est le marc, leur honneur n'est que l'écorce" (II,16:294).

Si donc l'écorce a la fonction de protéger, c'est ce qu'elle cache qui est vraiment sacré pour Montaigne. Ayant l'horreur de la cruauté, il constate: "Il faut exercer ces inhumains excez contre l'escorce, non contre le vif" (II,11:101).

L'intégrité de ce noyau essentiel de la nature humaine est si estimée par Montaigne qu'il se crée une âme à degrés, à plusieurs étages, pour mieux se retirer de tout ce qui le menace:

J'ay estably au demeurant en mon ame assez de degrés à me passer de moins que ce que j'ay [...] Mon vray besoing n'occupe pas si justement tout mon avoir que, sans venir au vif, fortune n'ait où mordre sur moy. (III,9:162)

Parfois Montaigne parle de la croûte comme entité qui contient sa nature intérieure:

Je suis peu en prise de ces violentes passions, j'ay l'appréhension naturellement dure; et l'encrouste et espessis tous les jours par discours. (I,2:46)

On constate ici le rôle que joue l'activité discursive pour Montaigne; elle devient un moyen de renforcer sa conception de lui-même.

Carol Clark étudie dans *The Web of Metaphor* les métaphores qui présentent l'âme comme un organisme vivant. Elle développe son idée des couches de l'âme chez Montaigne comme suit:

[...] the notion of the soul divided into layers corresponding to different possible degrees of involvement of the soul with the outside world. For Montaigne [...] the most important part of the soul, "le vif", is at the center. From there it puts out its feelers, its "prises", which collect information and impressions and bring them back for digestion at the center. (Clark 1978:102)

Il nous semble que Carol Clark a raison d'insister sur la notion de couches successives de l'âme, car Montaigne tient bien loin d'autrui ce qu'il a de plus précieux et de plus vulnérable dans sa conception de lui-même. Le langage de Montaigne suggère qu'il veut éviter d'être trop fluide ou plastique, de peur que la "substance" de sa propre voix, sa conscience, ne se mêle avec la "substance" aussi fluide autour de lui. Ce serait perdre son individualité, son autonomie, sa maîtrise de soi. Il croit que chacun doit savoir analyser sa propre conscience dans toute son ampleur et toute sa complexité afin d'être fidèle à sa propre nature. Cette fidélité à soi, ce critère de l'honnêteté, si chers à Montaigne, proviennent de la capacité d'écouter la voix intérieure qui est en chacun de nous, voix qui ne dit que la vérité, sans reculer devant elle ou la censurer. Il arrive un moment où l'on parvient à identifier cette voix et à l'isoler parmi tout un flot de bruits parasites que sont les valeurs morales, les lois de la religion, les opinions d'autrui, les paradigmes que l'on accepte *a priori*: bref, tout ce qui pèse sur notre individualisme et cherche à obscurcir notre vision et nous égarer de nous-mêmes.

L'être humain doit être en contact avec les autres membres de son espèce; Montaigne ne tâche pas de les éviter. Pourtant, chaque être humain, incontestablement membre d'un groupe, et avant tout un individu, a une vie intérieure, une volonté qu'il peut contrôler, une énergie qu'il peut diriger, notion nouvelle et libératrice à l'époque de notre auteur. Et Montaigne ne cherche-t-il pas à trouver ce juste milieu entre les extrêmes possibles? Décidément, le résultat justifie l'effort, car une fois maître de soi, on n'est plus vulnérable face à la société et tous les jugements et contraintes qu'elle impose à l'individu. Toute tentative de contrôler, ou de nuire à, la personne se heurte contre l'écorce et n'atteint pas le vif.

Dès lors on est vraiment libre. On sait évaluer les opinions d'autrui objectivement et à sa propre mesure, sans se sentir menacé. On n'est plus ni l'esclave ni la victime d'un ensemble de doutes, de craintes, d'exigences qui flottent dans la société. Être maître de soi, c'est pouvoir se juger selon les critères de sa propre conscience; c'est aussi être responsable de soi. Finalement, être maître de soi, c'est ne jamais vendre son âme à ceux

qui prétendent pouvoir l'acheter. C'est là la véritable liberté, car même si l'on est privé de tous ses biens matériels et de son statut social, seule l'écorce a été enlevée, le vif reste intact et c'est lui qui détermine la vraie nature de la personne.

Se connaître soi-même: rien n'est plus simple ni plus difficile à effectuer. Pourtant, c'est dans l'acte d'écrire que Montaigne y parvient et c'est la voix de sa conscience, qui vient non d'un système externe quelconque mais de sa propre intuition, qu'il écoute. Aussi peut-il affirmer: "Je ne me juge que par vray sentiment, non par discours" (III,13:306).

La réputation, n'étant que l'écorce, car extérieure à lui et accidentelle, est moins importante pour Montaigne que le fait de savoir que sa propre conscience est en ordre. S'il est vrai que le livre exerce une influence sur l'auteur en même temps que l'auteur le crée, le choix des images, et notamment des métaphores, et leur développement discursif ne sont pas à négliger. La conscience n'a pas de forme physique, elle ne peut donc avoir ni centre ni superficie. Pourtant, les mots mêmes, "intérieur" et "extérieur", "dehors" et "dedans", sont indicateurs de spatialité, et leur permanence tout le long du livre a pour effet de créer la notion d'un véritable espace où Montaigne s'entretient avec sa voix intérieure. C'est la notion d'espace, élaborée au moyen des paroles, qui permet à Montaigne de prendre conscience de soi. Il s'agit donc d'une "âme à degrés" de parole, d'une voix contenue par une écorce, mais qui n'est qu'une écorce de parole.

Les structures langagières et surtout métaphoriques sont à leur tour consubstantielles à l'activité psychique chez Montaigne. Pourtant les mots aussi sont extérieurs aux choses qu'ils désignent et Montaigne lui-même s'en rend compte:

Il y a le nom et la chose; le nom, c'est une voix qui remarque et signifie la chose; le nom, ce n'est pas une partie de la chose ny de la substance, c'est une pièce estrangere jointe à la chose, et hors d'elle. (III,16:282)

Notons le recours au terme spatial "hors". Selon Montaigne, le nom est l'extérieur qui contient l'essentiel et correspond alors à la notion de l'écorce. De plus, puisque le nom ne fait pas partie de la substance, il n'est pas toujours révélateur. Il ne faut donc jamais confondre l'extérieur et l'intérieur, le nom et la chose, le mot et la substance. Montaigne, ayant acquis la sagesse de faire ces distinctions, peut ensuite s'écouter sans l'interférence venant d'un extérieur. Ce qui permet d'établir un tel abri, c'est la conceptualisation d'images qui n'est possible que grâce à la parole.

Dans les *Essais*, Montaigne embrasse l'acte d'écrire afin de définir et identifier sa nature et d'apprendre à bien vivre sa vie. Mais l'acte même d'écrire doit forcément former à son tour la vision qu'a l'auteur de lui-même, au moyen du choix de mots et surtout d'images. Nous avons étudié ici surtout l'écart entre les espaces extérieurs et les espaces intérieurs, même là où il ne s'agit pas littéralement de spatialité. Les occurrences de ce phénomène ("en moy") sont parfois tellement naturelles qu'elles ne

méritent guère l'appellation "métaphores": elles s'installent plutôt dans le réseau textuel déjà en place, elles renforcent l'idée de la conscience en tant qu'espace intérieur.

Montaigne saisit le besoin de concentrer la substance de la conscience en disant: "l'âme qui n'a point de but estably, elle se perd: car, comme on dict, c'est n'estre en aucun lieu, que d'estre partout" (I,8:69). Une fois qu'un sens des limites de sa propre nature est établi, Montaigne est libre de se débarrasser de l'écorce de la parole sans nuire en rien au vif qui reste toujours à lui. Le texte, consubstantiel à l'auteur, devient un lieu où il arrive à identifier sa propre nature et à découvrir toute la sagesse qui est en lui.

BIBLIOGRAPHIE

- Clark, Carol. 1978. *The Web of Metaphor: Studies in the Imagery of Montaigne's Essais*. French Forum Monographs 7. Lexington, KY: French Forum.
- Ehrlich, Hélène-Hedy. 1972. *Montaigne, la critique et le langage*. Paris: Klincksieck.
- Frame, Donald. 1955. *Montaigne's Discovery of Man: The Humanization of a Humanist*. New York: Columbia University Press.
- . 1976. "Montaigne's Dialogue with his Faculties". *French Forum* 1:195-208.
- Kritzman, Lawrence. 1980. *Destruction/Découverte*. French Forum Monographs 21. Lexington, KY: French Forum.
- Montaigne, Michel de. 1969. *Les Essais*. (Réimpr.) Paris: Garnier-Flammarion. [Les citations dans notre texte renvoient à cette édition, p. ex.: III,13:325.]
- Starobinski, Jean. 1982. *Montaigne en mouvement*. Paris: Gallimard.
- Trèves, Nicole. 1977. "Le 'moi' vulnérable de Montaigne: une tentative d'identification de certaines conduites de protection". *Synthesis* 4:109-24.

Ch.H.